



HAL
open science

L'objectivité dans la théorie de Umberto Eco

Matteo Treleani

► **To cite this version:**

Matteo Treleani. L'objectivité dans la théorie de Umberto Eco. Rencontres Doctorales 2009 - L'objectivité - Université Paris Diderot - UFR LAC, Jun 2009, Paris, France. pp.7. halshs-00555636

HAL Id: halshs-00555636

<https://shs.hal.science/halshs-00555636>

Submitted on 14 Jan 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'objectivité dans la théorie littéraire de Umberto Eco

Matteo Treleani
Institut National de l'Audiovisuel / Université Paris-Diderot (CERILAC)

Introduction

Casaubon, protagoniste du roman de Umberto Eco, *Le Pendule de Foucault*, au cours de son enquête sur les Templiers, comprend bien qu'il ne s'agit pas d'en découvrir le secret mais de le construire. Le génie d'Eco, à travers la narration du *Pendule*, est de nous montrer comment ce secret inventé est devenu réel. Dans une sorte de principe d'incertitude, on modifie l'état des choses en les observant. On recherche quelque chose et on la retrouve. Mais on la retrouve juste parce qu'on l'a recherchée et non pas parce qu'elle était là auparavant.

Le roman de Umberto Eco est paru en 1988, soit cinq ans après le célèbre article « L'Antiporfirio », dans l'œuvre collective dirigée par Vattimo et Rovatti, *Il pensiero debole* (chef d'œuvre du courant herméneutique). Après « L'Antiporfirio » Eco a pourtant voulu démontrer avec force sa non filiation au courant de Vattimo et Rovatti. Si le concept de cercle herméneutique est une dérivation de la sémiologie illimitée de Peirce (l'un des maîtres philosophiques d'Eco), la sémiotique interprétative echienne s'éloigne du pur relativisme en proposant une notion d'objectivité complexe. L'image ou la métaphore du secret des Templiers, inventé mais devenu réalité par les conséquences de cette invention, peut nous aider à comprendre la notion d'objectivité qu'Umberto Eco a essayé de définir au cours des années dans sa théorie littéraire.

1. Sémiologie illimitée et cercle herméneutique

Dans la théorie de Peirce, la sémiologie illimitée explique que pour comprendre quelque chose, un signe, on le traduit dans quelque chose d'autre, un autre signe, à travers la médiation d'un interprétant, un troisième signe, qui les met en relation¹. Evidemment le signe qui résulte de cette traduction, pour être mieux compris, pourra être de nouveau traduit dans un autre signe, qui

1 Peirce, C.S., "Some consequences of four incapacities" in *Collected Papers*, Harvard University Press, 1978.

sera à la fois traduit dans un cinquième signe, dans un cercle sans fin. C'est le principe du cercle herméneutique. On ne peut pas sortir de l'interprétation d'une interprétation. L'interprétation d'un texte se trouverait ainsi dans l'incertitude, vu que toutes les connexions seraient possibles. La théorie de Peirce est pourtant fondée sur la notion d'*habitus*. La sémiose n'est jamais illimitée dans la vie quotidienne, nous explique Peirce. L'*habitus* est l'habitude d'interpréter quelque chose d'une certaine façon. Notre perception du quotidien suit des logiques contextuelles et établies dans la pratique interprétative. Autrement dit, habitué à lire le mot « arbre », je vais tout de suite arrêter la sémiose illimitée après la première traduction.

Peirce est d'ailleurs l'inventeur du pragmatisme, soit la définition des significations par l'action, la pratique concrète, même si, déçu par ses mauvais disciples, il a dû vite changer le nom en pragmaticisme (un mot très moche pour empêcher les gens de se l'approprier !). La notion d'*habitus* est utile pour comprendre la liaison subtile entre la possibilité d'une objectivité dans l'analyse textuelle et la difficulté à délimiter l'objet d'étude des disciplines littéraires. Le dernier article d'Umberto Eco, titré *Le seuil et l'infini*, semble nous inviter à chercher l'objectivité non pas dans un texte cohérent et délimité, mais plutôt hors du texte, dans les *habitus* de la pratique interprétative. Mais on va bientôt revenir sur cette notion.

2. Les limites de l'interprétation

Toujours dans le *Pendule de Foucault*, Eco raconte cette admirable séquence où Aglié explique les jeux mathématiques autour des pyramides :

« Si vous prenez le périmètre de la base de la pyramide de Khéops et que vous le multipliez par vingt-quatre à la puissance trois divisé par deux, vous avez le rayon moyen de la terre. En outre, l'aire recouverte par la base de la pyramide multipliée par quatre-vingt-seize par dix à la puissance huit fait cent quatre-vingt-seize millions huit cent dix mille milles carrés qui correspondent à la surface de la terre. »

Après l'étonnement des interlocuteurs, Aglié indique pourtant un kiosque à journaux par la fenêtre et explique que les mêmes jeux mathématiques fonctionneraient avec le périmètre du kiosque aussi.

Il y a quelque chose d'incontestable selon Eco : d'un certain point de vue, toute chose est en relation d'analogie, contiguïté et similitude avec toute autre. Autrement dit, à partir de certains aspects, toutes les choses peuvent être mises en relation avec toutes les autres. La lecture d'un texte pourrait donc nous faire voyager dans l'illimité de mondes possibles sans aucune référence au texte de départ. Mais si Eco accepte l'idée selon laquelle un texte aurait de nombreux sens, il a toutefois toujours refusé d'admettre qu'un texte peut avoir n'importe quel sens.

Il y a donc des limites dans l'interprétation d'un texte, selon Eco. Ces limites seraient des contraintes textuelles : s'il n'y avait pas un sens, il y aurait pourtant des sens interdits. Eco a toujours cru en la présence de quelque chose au delà de l'interprétation, des nervures du marbre, selon une belle expression, qui suggèrent à l'interprétant comment interpréter (même si cette suggestion ne serait jamais nécessairement vraie)¹. Selon un exemple souvent rapporté, il y a diverses façons de découper un veau, dépendantes certainement de la culture d'origine. On ne retrouve pourtant jamais la queue et la tête dans la même coupure.

Dans les *Prolégomènes*, Hjelmslev explique bien qu'il y a une matière du sens (dont l'existence est seulement présumée de façon théorique vu qu'il n'y a aucune motivation pour la présumer existante sans être déjà formée) qui sera structurée différemment par chaque langue, comme une empreinte sur le sable. Le mot « bois » peut correspondre au même signifiant que l'italien « bosco », mais il coupe la « matière du sens » différemment, il ne veut pas dire exactement la même chose. Or Hjelmslev nomme toutefois cette matière « *mening* » qui, en danois, signifie aussi « sens », entendu comme direction. Cette matière non formée donnerait donc des directions à suivre, elle ne serait pas complètement amorphe. Autrement dit, le *continuum* du sens motive la structure des langues.

L'idée d'Eco serait que ces nervures du marbre, qui suggèrent comment interpréter, indiquent des limites en négatif. En citant *La ferme des animaux* d'Orwell, Eco soutient, avec son humour bien connu, que « bien entendu tous les interprètes sont égaux, mais certains d'entre eux sont plus égaux que d'autres ». Il y a beaucoup de pertinences possibles mais il y a aussi des pertinences folles. Du point de vue du sens commun la position d'Eco est bien partageable, c'est dans le moment où il faut marquer les limites entre une interprétation correcte et une interprétation interdite que les problèmes surviennent. Comment les identifier ?

1 Petitot, J. 1996 et Eco, U. 1992b.

2.1. Les critères de cohérence interne et l'isotopie

Lors d'une analyse textuelle, la sémiotique interprétative propose des critères de cohérence. La méthode d'Eco de cohérence interne du texte est développée, comme souvent dans ses théories, à partir des idées de saint Augustin (dans le *De doctrina christiana*)¹. C'est essentiel de souligner que la cohérence dont Eco parle est *interne* au texte et non pas *externe*. Il s'agit de limites objectives qui ne dépendent pas du contexte. L'idée de quelque chose qui « résiste » à la multiplicité des contextes coïnciderait donc avec un socle dur de l'être indépendant de la variété des interprétations possibles : des critères appartenant à l'objet en soi et non pas à l'interchangeabilité des contextes. Cette position s'exposera bien évidemment aux critiques des anti-essentialistes dont Eco avait toujours dit faire partie. On va observer que les choses ne sont pas si simples.

Selon saint Augustin les critères de cohérence d'une portion de texte sont à vérifier à travers les autres portions du texte. Brandt traduit bien le principe exposé par Eco :

« Toute interprétation donnée portant sur une certaine portion d'un texte peut être acceptée si elle est confirmée par, et doit être rejetée si elle est contestée par une autre portion du même texte. En ce sens la cohérence textuelle interne contrôle les parcours du lecteur, lesquels resteraient sans cela incontrôlables. »

Un analyste doit donc retrouver ce que, en termes sémiotiques, on appelle « isotopie sémantique pertinente ». L'isotopie est une redondance du sens et de l'expression qui, en circulant parmi les portions du texte, garantit la cohérence du sens au cours de la narration. L'idée du rêve dans *Alice aux pays des merveilles*, par exemple, est une interprétation cohérente et bien soutenue par le texte. On retrouve le rêve plusieurs fois au long du texte du point de vue de l'expression et du contenu. « Un texte est donc un objet construit dans l'interprétation dans l'effort de valider soi-même sur les bases de ce qu'il construit comme son résultat... » selon Brandt. On connaît la passion d'Eco pour les concepts labyrinthiques. Evidemment il n'a jamais caché de bien apprécier ce principe circulaire.

1 Brandt, P.A. 1996.

2.2. Interprétation et utilisations des textes

Les limites de l'interprétation sont la garantie d'une interprétation correcte. Selon certains cette notion d'interprétation correcte s'approche pourtant dangereusement du sens littéral d'un texte. L'interprétation doit toujours renvoyer aux limites imposées par le texte même. Toute autre lecture serait une utilisation du texte et non pas une interprétation. Les lectures déconstructionnistes, par exemple, sont souvent des utilisations des textes. Borges suggère par exemple de lire le *De imitatione Christi* comme s'il avait été écrit par Céline¹. Il s'agit d'une splendide invitation, nous dit Eco, mais c'est en même temps une hypothèse indéfendable pour les intentions du texte. Il faut ici rappeler l'idée selon laquelle on peut définir plusieurs intentions théoriques : celle du texte, du lecteur et de l'auteur. A travers les critères de cohérence interne, on retrouve une intention de l'œuvre qui peut être complètement différente de celle de l'auteur.

3. Les critiques

Les théories d'Eco ont été exposées à plusieurs types de critiques. On ne va pas retracer le parcours historique mais juste rappeler deux critiques en particulier qui ont, à notre avis, été essentielles pour mieux définir sa notion d'objectivité. Elles sont utiles pour l'expliquer.

Dans un célèbre débat tenu à Harvard, Richard Rorty s'est confronté directement avec Eco². La question que souleva Rorty est fondamentale : en tant que pragmatiste, il critique la distinction entre une intériorité du texte et une extériorité du texte (le contexte). Un anti-essentialiste, quelqu'un qui ne croit pas dans une essence propre au texte ou d'un sens ontologique indépendant de sa lecture, ne peut que critiquer l'idée qu'il y aurait une différence entre interprétation et utilisation des textes. L'interprétation, selon Rorty, est une utilisation du texte comme les autres.

François Rastier, qui a souvent défini les positions d'Eco comme irénistes, a critiqué l'idée d'un sens littéral, indépendant du contexte et présent exclusivement dans le texte³. Selon lui, ce sont les pratiques culturelles interprétatives qui construisent le texte à travers des logiques de genre qui seraient culturellement et historiquement situées. Le sens littéral n'est pas une chose

1 Eco, U. 1992a.

2 Rorty, R. 1992.

3 Rastier, F. 2001.

cachée sous le texte et qu'il faut révéler, mais c'est un sens construit comme ses dérivés. Et l'analyse textuelle doit s'occuper d'éclairer et non pas d'éclaircir le texte. D'ailleurs, l'extériorité du texte n'est pas constituée par le « réel » mais par d'autres textes. Le sens n'est pas immanent au texte mais aux pratiques interprétatives. Ce qui est littéral c'est la lecture et non pas la pratique.

4. La question de l'objet et la notion de vérité

Les deux critiques qu'on a citées ne sont pas en contradiction avec l'idée d'objectivité qu'Eco a exprimée, en particulier dans l'article « Le seuil et l'infini », paru en 2007. Les limites de l'interprétation d'Eco sont bien sûr facilement associables à l'idée d'un sens caché à révéler (idée bien dépassée depuis les années 1970). Un sens sous-jacent au texte et dissimulé sous sa forme intelligible. En rappelant donc une division entre une intériorité du texte (donnée apparemment par son sens littéral) et une extériorité (donnée par les contextes et les interprétations possibles, soit des interprétations toujours dépendantes du contexte). En réalité la question est bien plus complexe. En premier lieu il faudra se poser la question fondamentale: qu'est-ce qu'un texte chez Eco? Et en deuxième lieu il faut comprendre sa notion de vérité.

Selon Eco un texte est certainement un ensemble cohérent : mais c'est également une machine paresseuse, avec des ellipses qui, comme des vides, seront comblées par les connaissances et la mémoire du lecteur. C'est toujours le lecteur qui reconstruit le texte à partir des indices que le texte même lui donne. Le texte n'explique jamais tout d'une action. Par exemple, il y a des omissions dans la description que le lecteur devra combler. Il ne faut donc pas oublier que le texte dont Eco parle, à partir de *Lector in Fabula* en 1979, n'est pas le texte empirique mais le fruit d'une négociation avec le lecteur. Le fruit de la fameuse *coopération textuelle*. Il n'est ni objectif ni subjectif mais au milieu des deux.

Qu'est-ce que la vérité chez Eco ? Encore une fois, il faut recourir à Charles Sanders Peirce. Chez Peirce, la vérité est là où convergent les recherches scientifiques à long terme : « L'opinion qui survit aux tests et qui rejoint l'accord de la communauté des chercheurs après avoir été largement discutée et passée au crible de la critique, cette opinion peut être considérée comme vraie et réelle. »¹ La vérité pour Peirce est donc vue en premier lieu comme un horizon à

1 Peirce, C.S. "On the fixation of belief"

rejoindre et, en deuxième lieu, comme ce qui trouve l'accord de la plupart des gens dans une communauté spécifique. La vérité peircienne n'est donc pas au début de la formation du sens mais à la fin, comme un horizon¹.

Si l'objet est construit comme la chose *vers* laquelle il faut aller dans la recherche, de l'autre côté la présence de « quelque chose » émerge toujours à partir d'une série d'*habitus* ou de règles. Le « quelque chose », tout en étant objectif, émerge donc d'une habitude interprétative. Il se pose face aux yeux avec un écart par rapport à nos habitudes interprétatives. Dans *Kant et l'ornithorynque*, le noyau de la question était pour Eco de démontrer que le soutien d'une théorie de l'interprétation implique qu'il y ait quelque chose à interpréter : or, cette chose, dit Eco dans « Le seuil et l'infini », pourrait aussi être une autre interprétation. Le quelque chose au-delà de l'interprétation n'existe donc peut-être pas ontologiquement mais il existe pour un sujet qui interprète. C'est la motivation pour laquelle Eco nomme son essai « Le seuil et l'infini ». Selon le philosophe napolitain Nicola Cusano, la forme infinie est toujours perçue de façon finie. Il y a des seuils d'observabilité pour l'interprète qui regarde.

Essayons de résumer : la vérité est le fruit de la communauté d'interprètes qui s'entendent sur une certaine opinion. Il y a donc des habitudes interprétatives données par le contexte social, historique et culturel qui conduisent le regard des sujets. A partir de ces regards il peut y avoir des faits qui sortent de notre quotidienneté en s'écartant de nos habitudes interprétatives. C'est là qu'on voit la réalité « qui te tape » selon une expression souvent utilisée par Eco : la primauté qui surgit à partir d'un point de vue.

Or c'est justement le point de vue qui conduit les *habitus* interprétatifs. L'intérêt d'une sémiotique n'est donc pas celui de rechercher l'objectivité dans l'objet mais d'étudier ces points de vue, concept d'ailleurs bien cohérent avec l'idée d'un texte construit dans la coopération interprétative du lecteur. Cette mise en perspective de l'objet correspond à la notion de *ground* pour, comme d'habitude, Peirce. Dans sa théorie de sémiose illimitée, Peirce pose le *ground* comme opérateur de la mise en relation entre l'objet et le signe². Le *ground* est le point de vue, le regard qui conduit notre focalisation. Nous regardons une tache d'encre sur une feuille, par

1 Cf. Violi, P. 1996.

2 Evidemment, la question est plus complexe: le *ground* met en relation l'objet dynamique et l'objet immédiat. L'interprétant met à la fois en relation l'objet immédiat et le *representamen*. Chaque élément de la sémiose et l'ensemble même est un signe. Toutefois, pour le principe de la sémiose illimitée, l'objet dynamique ne serait pas forcément l'objet réel mais un autre signe. Cf. Chauviré, C. 1995 et Fabbrichesi Leo, R. 1992.

exemple, et nous en remarquons le fait d'être noire. La tache est aussi liquide mais notre attention a focalisé sur la couleur. Cela ne veut pas dire que la noireté de la tache soit purement subjective. Le *ground* est le point de vue : on focalise quelque chose et on fait ce que Peirce appellerait une « précession » : on en sort certains éléments. Le fait d'être noire est objectif mais on ne le remarque qu'à partir d'un point de vue (ce qui nous empêche de remarquer le fait que la tache soit aussi liquide). Le concept de *ground* nous approche apparemment des sciences dures et du principe d'incertitude de Heisenberg.

Conclusions

Dans la *Recherche*, Proust qui, selon Jean Petitot, était un grand sémioticien, parle de l'audition de la petite phrase de Vinteuil par Swann¹. A la première audition la phrase « n'était qu'une belle inconnue, une pure morphologie sonore ». A la deuxième, il commence à reconnaître la petite phrase, il la retrouve et il la reconnaît dans sa morphologie :

« Il y avait là d'admirables idées que Swann n'avait pas distinguées à la première audition et qu'il percevait maintenant comme si elles se fussent, dans le vestiaire de sa mémoire, débarrassées du déguisement uniforme de la nouveauté. »²

La musique change à chaque audition parce que les compétences de l'auditeur ont changé. L'audition construit le regard de l'auditeur qui garde dans la mémoire la petite phrase et qui sait quoi rechercher. Le plan de l'expression, en termes sémiotiques, est construit par rapport au plan du contenu, et jamais indépendamment de lui. L'expression n'est pas sensible mais construite dans l'interprétation. Autrement dit, l'objet de l'interprétation est toujours déjà interprété.

La question fondamentale n'est donc pas seulement de comprendre comment une analyse textuelle pourrait être objective, mais elle se trouve à la source : dans la délimitation de l'objet d'étude. Si l'objet est toujours interprété dans les sciences humaines, comment se poser des questions quant à l'objectivité des analyses ? On bavarde sur et on recherche avec force l'objectivité de quelque chose que nous mêmes avons construit avec nos bavardages et nos recherches. Comme pour Casaubon dans *Le pendule de Foucault*, le secret des Templiers n'existe

1 Petitot, J. 2004.

2 Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, Grasset, 2005, p. 351.

pas, mais il commence à exister lorsqu'on part à sa recherche.

Pour résumer, du point de vue opérationnel d'une analyse littéraire, dans l'interprétation il y a des limites textuelles. Il s'agit de contraintes posées par le texte et retrouvables à partir de critères de cohérence interne : les isotopies, soit des redondances sémantique qui reviennent dans le texte. La cohérence est donc vérifiable en comparant une portion du texte avec les autres portions du même texte. Mais si chaque portion est déjà une construction interprétative de l'analyste, comment faire confiance ?

La réponse chez Eco paraît donc résider dans un décalage de perspective. Ce qui n'est pas objectif, ce ne sont pas les textes mais les pratiques interprétatives (et là on rejoint les parcours interprétatifs de Rastier), soit la façon d'interpréter un texte, dépendante d'une communauté donnée (la vérité chez Peirce). Les pratiques (ou *habitus*) sont en outre toujours contextuelles : elles effacent la différence entre intériorité et extériorité du texte parce que l'interprétation est toujours construite à partir des points de vue (*ground*) qui focalisent certains aspects et en neutralisent d'autres, sans être nécessairement subjectifs, mais en étant par contre culturellement constitués.

On pourrait affirmer que l'objectivité pour Eco est hors du texte, dans la façon qu'une communauté donnée a de l'interpréter. Les limites ne sont pas ontologiques mais gnoséologiques. Autrement dit, elles existent pour quelqu'un ou, mieux, pour une communauté ou contexte épistémique. Elles ne font pas partie du texte mais de la réception du texte dans le contexte culturel.

Références bibliographiques

Per-Aage Brandt, « Le Mystère de l'interprétation », *Au nom du sens. Autour de l'œuvre de Umberto Eco*, Actes des Colloques de Cerisy, 1996

Christiane Chauviré, *Peirce et la signification. Introduction à la logique du vague*, PUF, 1995

Umberto Eco, *Lector in fabula. La coopération interprétative dans le texte narratif*, Grasset, 1985

« *L'antiporfirio* » in *Sugli specchi e altri saggi*, Bompiani, Milan, 1984

Les limites de l'interprétation, Grasset, 1992a

- Interpretation and overinterpretation*, Cambridge University Press, 1992b
- Kant et l'ornithorynque*, Grasset, 1999
- « *Le soglie e l'infinito* » in *Studi di semiotica interpretativa*, Bompiani, Milan, 2007
- L'albero e il labirinto*, Bompiani, Milan, 2008
- Rossella Fabbrichesi Leo, *Il concetto di relazione in Peirce*, Jaca Book, Milan, 1992
- Louis Hjelmslev, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Editions de Minuit, 1968
- Charles Sanders Peirce, *Collected Papers*, Cambridge Mass. Harvard University Press, 1978
(trad. it. *Opere*, Bompiani, Milan, 2007)
- Jacques Petitot, « Les nervures du marbre. Remarques sur le socle dur de l'être chez Umberto Eco » in Fabbri & Petitot, *Au nom du sens. Autour de l'œuvre de Umberto Eco*, Actes du Colloque de Cerisy, Grasset, 1996
- Jacques Petitot « Les 14 rôles de la phrase de Vinteuil dans *Un amour de Swan* » in *Morphologie et esthétique*, Maisonneuve et Larose, 2004
- François Rastier, *Arts et sciences du texte*, Puf, 2001
- Richard Rorty, « *The pragmatist's progress* » in Umberto Eco, *Interpretation and Overinterpretation*, Cambridge University Press, 1992
- Rovatti et Vattimo, *Il pensiero debole*, Feltrinelli, Milan, 1983
- Patrizia Violi, « *Eco e il suo referente* » in *Au nom du sens*, 1996